



J'aime travailler

Mi piace lavorare
de Francesca Comencini

Fiche technique

Italie - 2004 - 1h29

Réalisatrice :

Francesca Comencini

Scénario & dialogues :

Francesca Comencini

Assunta Cestaro

Image :

Luca Bigazzi

Musique :

Gianluigi Trovesi

Interprètes :

Nicoletta Braschi

(Anna)

Camille Dugay Comencini

(Morgana)

Rose Matteucci

(le médecin du travail)

Alessio Sperati

(le barman)



Résumé

Anna (Nicoletta Braschi) vit seule avec sa fille, Morgana (Camille Dugay Comencini) et travaille au service comptabilité d'une grande société. Aimant son travail, appréciée de ses collègues et des fournisseurs, tout bascule le jour où son entreprise est rachetée par une multinationale. En l'honneur de la fusion, une fête est organisée ; Anna est la seule employée à ne pas être saluée par le nouveau chef du personnel. Un incident banal, ou peut-être seulement un oubli ? A partir de ce petit événement, lentement mais inexorablement, le «groupe» se déchaîne contre elle. Les vexations commencent, petites, imperceptibles, mais réitérées quotidiennement. Ses collègues se détournent d'elle, Anna est laissée seule à table à la cantine de l'en-

treprise, personne ne l'invite plus à prendre le café le matin, elle n'est plus conviée aux réunions... Quand ses directeurs la changent de poste et l'obligent à recommencer en bas de l'échelle, Anna tente de prendre cette modification de façon positive mais le comportement malveillant des salariés la déstabilise complètement...

Critique

J'aime travailler part d'une enquête réalisée auprès d'un important syndicat italien, la CGIL, qui a commandé à la cinéaste Francesca Comencini un documentaire sur le harcèlement professionnel. Amenée à rencontrer des témoins et victimes de cette funeste turpitude de la société hyperlibérale, son sang d'ar-

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

tiste n'a fait qu'un tour : improviser un film de fiction documenté, avec des acteurs non professionnels (sauf l'héroïne). Car **J'aime travailler** relève d'un cinéma engagé jusqu'à la moelle, et, oui, il dénonce.

(...) Jamais **J'aime travailler** ne la ramène, mais prend les risques d'une certaine emphase : celle du clou que l'on enfonce, à la masse parfois. Scène frappante et exemplaire de cruauté retenue : celle où une collègue post-parturiente d'Anna, victime d'une « montée » en pleine réunion, file aux toilettes pour y tirer le lait qui déborde de ses seins. Scène sauvage, arrachée et que Comencini filme comme la panique honteuse d'un toxicomane.

On ne sait si **J'aime travailler** fait écho au titre burlesque fameux de Cesare Pavese *Travailler fatigue*. Ce serait alors un écho sardonique : à l'instant où elle sort de la bouche d'Anna, la phrase résonne plutôt comme une preuve d'aliénation. Car travailler fatigue, surtout la tête, et surtout dans les conditions du libéralisme moderne, dégueulasses et courantes. De ce point de vue, **J'aime travailler** a les allures d'une petite pierre blanche : la brique élémentaire d'un cinéma d'actualité politique immédiate, qui devrait trouver mille prétextes pour essaimer à l'échelle du continent.

Olivier Seguret
Libération – 9 mars 2005

C'est la spirale implacable du capitalisme moderne : absorption d'une petite entreprise par une grosse, mensonges apaisants du DRH, harcèlement contre les salariés les plus fragiles, jugés insuffisamment productifs. Le couperet tombe cette fois sur Anna, mère romaine célibataire qui ne joint les deux bouts qu'au prix d'une existence ultrarégulée, inégalement partagée entre sa fille, préadolescente, et sa vie de bureau. (...) Nicoletta Braschi - compagne et actrice fétiche de Roberto Benigni - prête à ce personnage une étrange douceur mélancolique. Le scénario donne toutefois trop peu de clés : on ignore d'où vient la neurasthénie de cette femme qui s'est quasiment retirée du monde pour surinvestir - à tort - une vie professionnelle sans avenir. Heureusement, comme dans ses précédents films (notamment **Zeno**), Francesca Comencini fait preuve d'un vrai sens de la mise en scène, qui compense les carences du récit. Ici, la cinéaste excelle dans la description de l'intimité familiale, véritable cocon hors la vie. Et aussi à suivre ce personnage d'ado (joué avec assurance par sa propre fille), plus aventureuse que sa mère, qui arpente avec confiance la Rome cosmopolite des quartiers populaires. Cet hymne militant à affronter le monde - plutôt qu'à se laisser détruire sans résistance - finit par émuouvoir.

Aurélien Ferenczi
Télérama n° 2878 - 12 mars 2005

Texte(s) de soutien de L'ACID

Il me semble que l'on aurait tort de considérer le film de Francesca Comencini comme un film social réaliste sur le monde de l'entreprise, un film de plus sur l'aliénation des travailleurs exploités par un patronat injuste. Oui, on aurait tort, car sous un drapé réaliste, **J'aime travailler** est une belle fable sur la condition humaine. Ainsi, durant la vision du film, j'ai souvent pensé à Kafka. Les mouvements de la fiction, le déclenchement de l'action sont proches pour moi de ceux qui débütent **Le procès**. J'ai vu dans le visage de Nicoletta Braschi, cette beauté des accusés dont parlait Kafka. Car **J'aime travailler** est d'abord pour moi le récit d'un procès, un procès sans tribunal et sans juge, un procès abstrait, donc terrifiant. Parce qu'il n'y a pas de raisons précises dans la mise à l'écart d'Anna. Elle est déclarée coupable un beau matin, elle ne sait pas de quoi, personne ne le sait, mais tous les autres employés la traitent en tant que telle. Elle est condamnée (comme on condamne une porte) à ne plus servir à rien. Elle est punie, non seulement innocente, mais ignorante de sa faute, adoptant pourtant des postures de coupable et c'est de cela justement que le film tire sa puissance : il n'y a pas de faute, pas d'explication. Anna est coupable d'être Anna, tout simplement. Elle n'est pas licenciée, juste rétrogradée progressivement, et plus elle descend dans l'échelle du travail, plus les regards se détournent puisqu'elle a fini par devenir transparente. (...) Voilà pourquoi **J'aime travailler** est pour moi réussi, parce qu'il a su

dépasser le film contestataire et indigné pour fouiller des mystères plus éternels.

Charles Castella

L'avis de la presse

Paris Match

Alain Spira

Traité sur le mode de la réalité-fiction, ce film n'est pas sans rappeler, en plus sombre, la descente aux enfers d'Amélie Nothomb dans **Stupeurs et tremblements**. Mais le propos de Francesca Comencini est davantage social et porte sur le harcèlement du travail.

Zurban

Olivier Péliçon

Une surprise revigorante venue d'Italie.

Première

Christophe Narbonne

Une dénonciation aussi édifiante qu'amère sur la dure vie d'entreprise.

Ciné Live

Arnold

Immersion dans la vie d'une salariée malmenée par ses nouveaux patrons. Loin de toute revendication, Francesca Comencini dresse le portrait d'une femme sublime de dignité.

TéléCinéObs

Gilles Verdiani

Inspirée de dizaines de témoignages, l'histoire est simple, racontée avec précision, interprétée avec une douceur d'agneau sacrificiel par Nicoletta Braschi [...] Certes dans ce film les patrons

sans scrupules n'ont pas le droit à la parole. Mais faut-il le regretter ?

Le Figaro

Le pamphlet est un peu démonstratif, mais le portrait de femme attachant.

Studio Magazine

Thomas Baurez

Francesca Comencini [...] fait corps avec son héroïne, qu'elle ne lâche pas d'une semelle. En restant ainsi à sa hauteur, on partage d'autant plus ses douleurs.

Entretien avec la réalisatrice

Pourquoi le thème du harcèlement au travail ?

Ce qui m'a interpellée dans le harcèlement au travail, c'est que l'on s'infiltré dans la nature la plus intime d'une personne, glissant dans son psychisme, chamboulant son équilibre et tout cela pour le bien-être d'une mentalité économique et marchande. J'ai beaucoup entendu parler de la façon dont tout ceci se termine et je suis devenue curieuse. J'ai donc demandé plus d'informations au bureau d'aide aux personnes harcelées de la filiale romaine du syndicat CGIL.

Quand avez-vous décidé de faire le film ?

Ce qui m'a vraiment poussée, c'est quand j'ai rencontré de véritables victimes du harcèlement au travail. Daniele Ranieri (une syndicaliste) et Assunta Cestaro (une avocate) m'ont demandé d'interviewer ces personnes pour faire un documentaire à l'usage interne du syndicat. Avant de ren-

contrer ces victimes, je n'aurais jamais imaginé toute cette souffrance, ce stress, ce sentiment d'incapacité que ce type de harcèlement peut causer.

*Qui a travaillé avec vous sur **Mi piace lavorare** ?*

Nous avons les récits de ces gens et leur humanité entre nos mains. Le syndicat voulait m'aider : il est devenu mon « directeur de casting ». Ils m'ont introduit auprès d'une vingtaine de personnes : des employés, des ouvriers et des syndicalistes - même peu convaincus du sujet- ont accepté de participer au film sur le harcèlement au travail. Les acteurs et les techniciens ont accepté de participer gratuitement. Donatella Botti a produit le film et nous avons réussi à le faire...

Comment avez-vous choisi votre actrice principale, Nicoletta Braschi ?

Le Pinocchio de Benigni était sur le point de sortir à cette époque. J'ai vu une très belle photo de Nicoletta dans un journal. J'ai pensé qu'elle serait parfaite pour le film dans le rôle d'Anna, une employée timide et sérieuse qui travaille dur, qui aime son travail et qui a aussi la charge d'un enfant. Je l'ai appelée et elle m'a immédiatement répondu. Nous nous sommes rencontrées, je lui ai parlé du projet et, peu de temps après, elle a accepté le rôle, aux mêmes conditions que nous tous ; payée sur les bénéfices que ferait le film. J'ai demandé à ma fille Camille de jouer sa fille Morgana. Heureusement, elle a accepté. J'ai donc eu sur ce film le meilleur casting dont je pouvais rêver. Nicoletta a été par-

faite. Toujours simplement parfaite. Nous communiquons sans avoir besoin de parler. Nous nous sommes vraiment bien entendues et nous aimions toutes deux Anna, son personnage.

N'avez-vous pas peur que les gens vous accusent d'avoir fait un film «de propagande» ?

Il n'y a aucune sorte de propagande dans mon film. C'est un film intimiste au sujet d'une personne qui est très simple, sans engagement politique.

Comment êtes-vous arrivée à faire jouer autant d'acteurs non professionnels ?

Le scénario n'avait pas de dialogues prédéfinis. J'ai demandé à tout le monde d'amener sa propre expérience. Le groupe qui s'est le plus identifié au rôle qu'il jouait était celui des ouvriers. Le résultat me surprend à chaque fois que je vois le film. Quelques syndicalistes ont joué les membres de la "faction opposée" et l'ont même joué avec une meilleure interprétation des faits !

Propos recueillis par Alain Bichon
Fiche presse

La réalisatrice

Née en 1961 à Rome, Francesca Comencini est la fille du célèbre réalisateur Luigi Comencini. Mais la cinéaste n'a cessé de s'efforcer de faire oublier qu'elle était une fille «d'arte». Elle passe à la réalisation en choisissant un sujet aux anti-

podés des comédies de son père ; **Pianoforte** sort en 1984 et remporte le prix De Sica au Festival de Venise. Francesca Comencini n'a que 23 ans et son film intimiste apparaît marqué par des réminiscences autobiographiques. Ses études de philosophie désormais abandonnées, Francesca se consacre aux films de son père via l'écriture : elle participe aux scénarios d'**Un enfant de Calabre** (1987) et de **La Bohème** (1988), ce dernier étant coproduit par la société Erato de Daniel Toscani du Plantier qu'elle épouse. Francesca Comencini s'installe en France où elle tourne ses deux œuvres suivantes,

La Lumière du lac (1988) et **Annabelle partagée** (1991), deux films qui confirment ses talents de narratrice au service d'histoires subtiles. En 1991, elle est aux côtés de son père sur le plateau de **Marcellino, pane e vino**, dernier film réalisé par le Maestro. Pendant quelques années, elle s'éloigne du cinéma pour se dédier à ses trois enfants ; elle s'oriente aussi vers le documentaire. Elle signe deux belles œuvres dans la deuxième moitié des années 90 : les portraits de la romancière **Elsa Morante** et de l'acteur/ metteur en scène de théâtre Carlo Cecchi (**Shakespeare a Palermo**). Francesca Comencini opère un retour réussi dans son pays grâce au film **Le parole di mio padre**, voulu par Donatella Botti, productrice, entre autres, de Mimmo Calopresti (celui-ci tient l'un des principaux rôles du film). Sélectionné dans la section «Un certain regard» à Cannes en 2001, le film adapte très librement deux chapitres de *La conscience de Zeno* d'Italo Svevo. Après ce film

de transition, Francesca Comencini change de cap : elle fait partie des cinéastes qui tournent à Gênes **Un mondo diverso è possibile (Un autre monde est possible)** lors du G8, puis elle décide de témoigner sur la mort du jeune Italien qui y a été «condamné à mort et torturé» (citation finale de **Carlo Giuliani, ragazzo**). La réalisatrice récidive en tournant de nouveau dans l'urgence, et avec très peu de moyens, **Mi piace lavorare (J'aime travailler)**, résultat d'une longue recherche sur le harcèlement menée auprès du plus important syndicat italien.

Fiche de presse

Filmographie

Documentaires :

Elsa Morante	1997
Shakespeare a Palermo	
Un altro mondo è possibile	2001
<i>collectif</i>	
Carlo Giuliani, ragazzo	
Firenze, il nostro domani	2003

Longs métrages :

Pianoforte	1984
La lumière du lac	1988
Annabelle partagée	1991
Zeno, le parole di mio padre	2001
Mi piace lavorare	2004

Documents disponibles au France

Revue de presse importante

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com